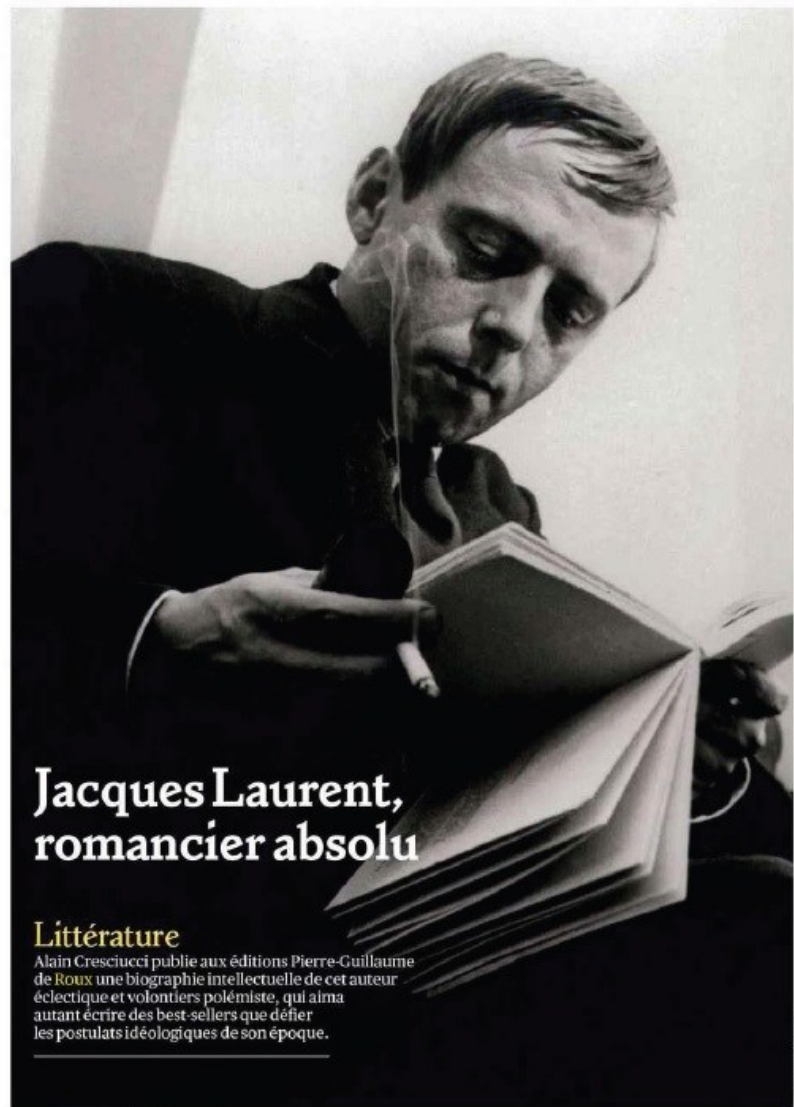




Culture



Jacques Laurent, romancier absolu

Littérature

Alain Cresciucci publie aux éditions Pierre-Guillaume de Roux une biographie intellectuelle de cet auteur éclectique et volontiers polémiste, qui aimait autant écrire des best-sellers que défier les postulats idéologiques de son époque.

Les grands jours de l'Histoire ont des lendemains prosaïques, où manquent les événements autant que les caractères ; ce fut le cas de la Restauration, après l'orgie de gloire militaire de la Révolution et de l'Empire, et Balzac en a parlé cruellement ; plus près de nous, pendant l'après-guerre, des jeunes gens se sont à leur tour impatientés de n'avoir personne à combattre, que la veulerie de l'arrière triomphant et ses justifications idéologiques.

La gauche bien-pensante, qui n'a jamais répugné aux amalgames ni aux caricatures, les baptisa "hussards", et l'on vit Roger Nimier, Jacques Laurent et Antoine Blondin, qui ne se réunirent jamais, constitués en école et en repoussoir.

Antoine Blondin était le plus tendre, Roger Nimier le plus profond et Jacques Laurent peut-être le plus complet. Lui seul obéira à l'injonction de Barrès, qu'il faut quitter sa jeunesse et trouver mieux : Nimier n'aura pas su attendre, Blondin aura bégayé son talent en le noyant peu à peu dans l'alcool ; Jacques Laurent sera le seul à mourir suicidé, mais académicien et octogénaire, et l'auteur d'une œuvre aussi vaste qu'étrangement méconnue. La biographie intellectuelle que publie Alain Cresciucci aux éditions Pierre-Guillaume de Roux remet très utilement en lumière un écrivain qui, parce qu'il s'est joué des genres et des étiquettes, n'a cessé de dérouter la critique et quelquefois les lecteurs.

Cecil Saint-Laurent était à la fois le nègre et le mécène de Jacques Laurent.

S'il faut amuser son époque avec des clichés, on en rajoutera par intime satisfaction d'ironie : d'où le teint blafard, les valises sous les yeux, l'éternelle cigarette et les romans griffonnés chez Lipp entre deux whiskies ; après l'époque mirobolante, la limousine avec chauffeur, les starlettes, la vie de palace, le temps de démontrer que Cecil Saint-Laurent, l'auteur de *Caro*

Jacques Laurent dans les années 1950 : il était le plus complet et le plus prolifique du groupe des Hussards.

line chérie, succès de librairie s'il en fut des premières années cinquante, pouvait être à la fois le nègre et le mécène de Jacques Laurent, l'auteur des *Corps tranquilles*, en attendant *les Bêtises* et le prix Goncourt.

C'est peu dire en effet que Jacques Laurent fut double : il n'a cessé de multiplier les manières comme les pseudonymes, et le lecteur qui aime à se retrouver en terrain connu a bien de quoi se sentir égaré : tour à tour ou en même temps journaliste, grand reporter, historien, autobiographe, polémiste, essayiste, critique, pasticheur, scénariste et dialoguiste de films, auteur de documentaires pour la télévision, il n'y a guère que le théâtre qu'il n'aura pas abordé.

Cette variété de talents a pourtant un principe d'unité, et c'est le roman : Jacques Laurent est avant tout, malgré tout et par-dessus tout romancier, et nul peut-être en son temps ne l'aura été à ce point. Les amateurs d'opéra parlent de *tenore assoluto*, ténor absolu : Jacques Laurent est à l'évidence le romancier absolu. Il ne connaît qu'un maître, Stendhal, qui d'ailleurs est pour lui beaucoup plus qu'un maître : le plus éclatant de ses pseudonymes. En effet, il nese contente pas d'écrire sur lui (*Stendhal comme Stendhal* ou *le Mensonge ambigu*), il écrit avec lui et à sa place, en proposant la *Fin de Lamiel*, et le plus stendhalien des lecteurs aura du mal, s'il relit l'ensemble, à déceler la sure ou à ressentir la dénivellation.

Ce n'est pas la moindre ambiguïté, pour reprendre un mot de son lexique, que ce dandy stendhalien eût été proche de l'Action française pendant ses années d'étudiant avant guerre. Dans un petit *Jacques Laurent* (Pardès) aussi précis que précieux, Raphaël Chauvancy notait le paradoxe de ce soi-disant royaliste, tout à fait étranger à la royauté sacrée ou à l'héritage capétien et bonapartiste de tempérament : un autre article de son beylisme sera un athéisme intransigeant, dont il ne se départira jamais, se targuant même de cette lacune comme d'une conquête de l'esprit critique. L'athéisme politique, en effet, était à ses yeux une vertu souhaitable, surtout en des temps pourris d'idéologie comme ceux qu'il a traversés ; quant à

remonter nécessairement de l'athéisme politique à l'athéisme religieux, on pourra objecter à cet écrivain soucieux de son outil (*le Français en cage*) comme une ombre de sophisme ou un soupçon d'abus de langage...

En 1966, il publie un recueil de chroniques dont le titre le dit tout entier : *Au contraire*. Ce scepticisme de réaction qui fait son tempérament – mettre en doute, mais agir, c'est-à-dire écrire – va le conduire à s'attaquer aux idoles du temps, Sartre tout d'abord, puis Mauriac, puis à travers lui de Gaulle, alors tout-puissant président de la République. À Mauriac, qui, en 1965, hasarderait son talent dans un livre d'une désolante hagiographie, il répondra par un *Mauriac sous de Gaulle* qui lui vaudra les honneurs du prétoire pour offense au chef de l'État. François Sagan, Jules Roy, François Mitterrand sont cités à la barre : sans doute son plus beau coup d'éclat stendhalien.

À rebours de l'image d'un romancier facile, il n'a cessé de s'interroger sur son art.

Jacques Laurent est un homme public, que l'on fête ou que l'on redoute ; il aime la polémique, il ne craint pas le succès, et Cecil Saint-Laurent s'illustre toujours dans les librairies. Il serait toutefois périlleux de trop distinguer entre l'auteur et son double principal, Jacques Laurent et Cecil Saint-Laurent étant deux masques du même auteur, qui pour finir et mieux brouiller les pistes mêlera leurs bibliographies, au service d'une même aventure littéraire.

Cette aventure littéraire, c'est le principal mérite d'Alain Cresciucci que de la définir : à rebours de l'image d'un romancier facile, léger (comme jadis on le disait d'une femme), Jacques Laurent, qui n'a cessé d'écrire en s'interrogeant sur son art, est un romancier expérimental. Le mot, un peu écrasant – c'est la revanche de Paul Bourget, que Jacques Laurent avait brocardé à propos de Jean-Paul Sartre, *Paul et Jean-Paul* –, s'impose toutefois, quand on mesure l'ambition de roman total que représente, d'une part, *les Corps tranquilles*, cette somme de